

# Le renouvellement de l'intelligence

David Shutes

(version de janvier 1999—mise en page de juillet 2017)

Une version corrigée de ce texte avec une mise en page professionnelle est apparu dans le livre « Dieu, les autres et moi », édité par la Maison de la Bible. Ce livre est toujours disponible en format électronique auprès de la Maison de la Bible. Le droit de distribuer librement le présent document ne s'étend pas à la version éditée, dont les droits d'auteur appartiennent à la Maison de la Bible.

## 1) La motivation du chrétien : sentiments ou intelligence ?

L'intelligence de l'homme (la faculté de raisonner et de choisir, mais aussi la cognition : la faculté de constater des faits, y compris sa propre existence) est l'aspect le plus fondamental de l'homme. Les sentiments dépendent en grande partie de l'intelligence. En effet, nous ressentons des sentiments surtout en fonction de ce que nous *pensons* : si je crois qu'une chose est dangereuse, j'en aurai peur ; si j'ai appris à aimer quelque chose, elle me produira du plaisir, etc. Les sentiments ont aussi une certaine influence sur l'intelligence (pour confirmer ou infirmer nos idées, par exemple), mais l'effet est surtout dans l'autre sens. La relation entre les deux est représentée par le schéma 1.

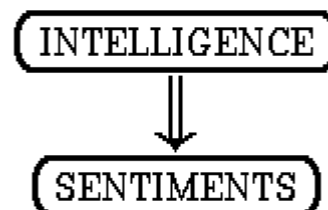


Schéma 1

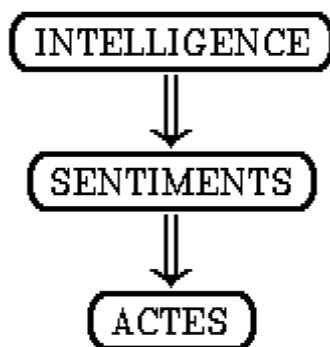


Schéma 2

Lequel de ces deux domaines détermine notre comportement, l'intelligence, les sentiments ou les deux ? Si nous pensons que ce sont nos sentiments qui nous poussent à agir, nous pouvons représenter le mécanisme de la volonté comme dans le schéma 2. Cela posera quelques problèmes, pourtant. Surtout, cela voudrait dire que nous ne contrôlons pas réellement nos actes, puisque nous ne pouvons pas déterminer avec précision, à un moment donné, nos sentiments. (L'effet de l'intelligence dans les sentiments n'est pas assez direct, simple ou immédiat.) Cela veut dire que dans bien des domaines, nous pourrions être emmenés à faire quelque chose parce que c'est «plus fort que nous.» Cette déresponsabilisation semble dans un premier temps soulageant pour l'homme, mais en fait l'enferme dans un engrenage, d'où il ne peut pas sortir, parce que la chose échappe à son contrôle. Si nous pensons que notre intelligence détermine directement nos actes, le mécanisme serait ce qui est montré dans le schéma 3. Là encore, il y a des problèmes. D'abord, les sentiments deviennent du coup un aspect inutile de l'homme, sans rapport avec sa volonté ou ses actes. A la limite, on pourrait supposer qu'en les éliminant, l'homme se porterait mieux, moins distrait par la recherche du plaisir, par exemple. Mais en fait (et c'est un deuxième grand problème avec ce schéma), les sentiments ne sont *pas* secondaires ; ils sont non seulement valables, mais essentiels pour vivre. Une personne sans sentiments n'aurait aucune préférence dans quoi que ce soit, et ne serait pas réellement vivante.

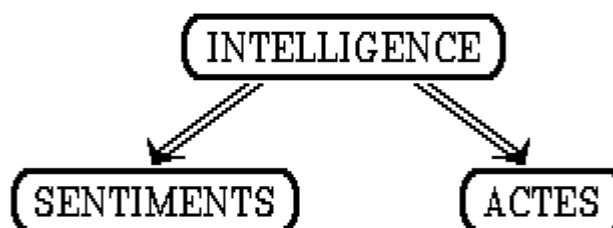


Schéma 3

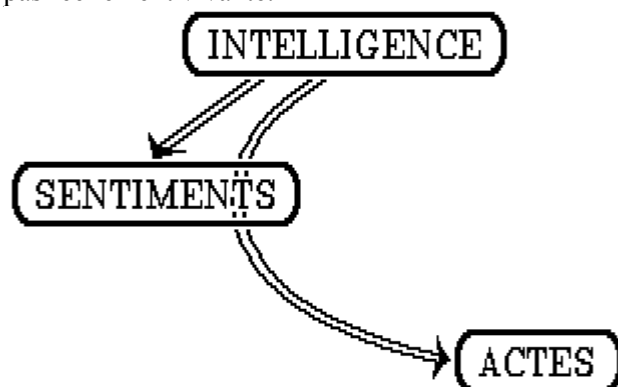


Schéma 4

Les sentiments et l'intelligence *influent* donc tous les deux dans le comportement, sans que les sentiments *déterminent* (même occasionnellement) nos actes pour autant. C'est l'intelligence qui détermine nos actions, mais en tenant compte des sentiments. C'est ce que montre le schéma 4 : la flèche en courbe passe de l'intelligence aux actes, mais en passant par les sentiments, c'est à dire, en pensant aux sentiments. (Cette flèche représente la volonté, alors que la flèche vers les sentiments représente un mécanisme plus ou moins automatique, que nous ne maîtrisons pas.) En effet, un examen attentif de nos choix nous révèle le fait que notre motivation de base est le désir d'être heureux, ce qui est un

critère émotif. Nous sommes bien capables de choisir de faire quelque chose qui ne plaît pas spécialement dans un premier temps, en vue d'être heureux plus loin, comme nous sommes capables de choisir quelque chose de désagréable simplement parce que c'est moins pénible que les alternatives (nous y reviendrons). Le critère de base, cependant, reste le désir d'être le plus heureux possible.

Ce schéma de la structure de la volonté nous permet de comprendre par où il faut commencer si nous voulons changer nos vies. Il est très difficile de modifier directement le comportement, parce que nous agissons pour des *raisons*. Tant que ces raisons ne sont pas modifiées, même si nous arrivons à changer notre comportement, nous ferons autre chose (qui ne sera pas forcément mieux) pour satisfaire ce besoin ressenti. Penser d'ailleurs que l'essentiel est d'*agir* comme il convient, c'est la définition même du légalisme. La Bible montre clairement que le bien et le mal ne résident pas dans nos actes, mais dans nos motivations (voir par exemple Rom. 14.14, surtout dans son contexte). Il est très souvent nécessaire, pour le chrétien grandissant, de modifier son comportement, mais ce n'est jamais une fin en soi.

On peut « remonter d'un cran » dans le schéma, et essayer de modifier le comportement par les sentiments. Cela peut se faire soit par des sentiments positifs qui « donnent envie » d'agir correctement, soit par des sentiments négatifs qui « font honte ». Mais nous rencontrerons toujours des problèmes. Les sentiments changent, et nous ne pouvons pas toujours avoir les sentiments qui « motivent ». Dès que l'ambiance sentimentale change, le comportement changera. En plus, comme on ne peut pas ressentir l'effet émotif à long terme, cette façon de faire ne peut que nous encourager à agir en fonction des sentiments immédiats, ce qui produira encore plus de problèmes dans la suite.

Il faut donc modifier en premier notre compréhension, si nous voulons produire de véritables améliorations profondes. C'est d'ailleurs ce qu'enseigne la Bible : voir Col. 1.9, Rom. 12.2, Jn. 14.26, Jn. 16.13 ... Bien sûr, le but n'est pas de rester là. La croissance chrétienne produira des changements aussi bien dans nos émotions que dans nos actions. Mais si un comportement est mauvais, c'est une manifestation d'un problème plus fondamental, une conception erronée (le plus souvent, par rapport à Dieu, directement ou indirectement). Travailler le vrai problème, en s'adressant à l'intelligence, corrigera en même temps la manifestation qui en résulte dans les actes.

## 2) Le dilemme du chrétien : la difficulté à bien choisir.

Nous agissons toujours en vue d'être heureux. Mais cela ne veut pas dire qu'il faut toujours faire ce qui plaît sur le moment ou refuser de faire ce qui est désagréable sur le moment. La façon la plus raisonnable de procéder, c'est d'évaluer l'effet de nos actes à long terme. Cela se voit nettement en considérant des graphiques de l'effet émotif d'une chose avec le temps.

Quand une chose est agréable, le plaisir vient souvent progressivement (avec l'anticipation, l'expectative), atteint son maximum pour un temps, puis disparaît graduellement, jusqu'au jour où il n'y a plus de plaisir venant de la chose (parce que c'est oublié), par exemple. Cette courbe est représentée dans le schéma 5, où l'axe horizontal indique le temps et l'axe vertical l'état émotif. Le plaisir est représenté par un « + », et la peine par un « - ». Le véritable « effet émotif » est représenté par la surface sous la courbe, c'est à dire, tant de plaisir pour tant d'heures.



Schéma 5

Il y a des choses désagréables qui ont une courbe très similaire, mais en dessous de la ligne « zéro » des sentiments, comme dans le schéma 6. Là encore, l'« effet émotif » est représenté par la surface entre la courbe et la ligne zéro, mais c'est une valeur entièrement négative cette fois-ci.

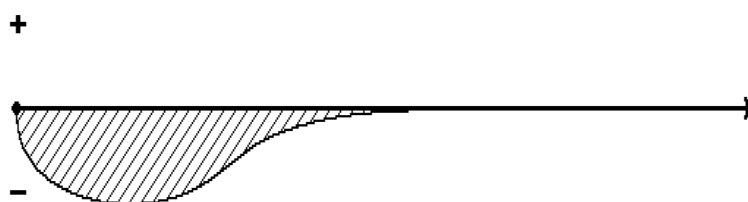


Schéma 6

Tout n'est pas aussi simple, par contre. Il

y a bien des choses qui sont désagréables dans un premier temps, mais qui produisent un bien-être par la suite, un bien-être qui souvent dure plus ou moins indéfiniment. Une visite chez le dentiste, par exemple, a cet effet. (Voir aussi Hébr. 12.11.) Cela fait mal dans un premier temps, mais le bien qui en résulte continuera pendant des années et

des années. La courbe d'une telle chose est montrée dans le schéma 7. Il y a une partie négative, mais il y a aussi une partie positive qui est nettement plus grande que la partie négative. On comprend donc facilement que la chose est largement « rentable » en termes de notre bien-être. S'en priver à cause de la peine initiale serait bien dommage.

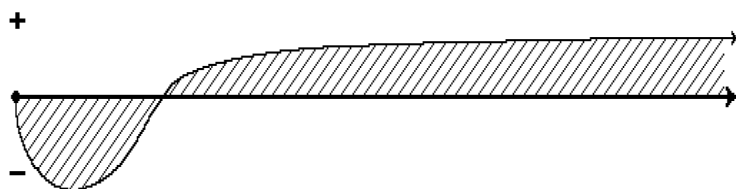


Schéma 7

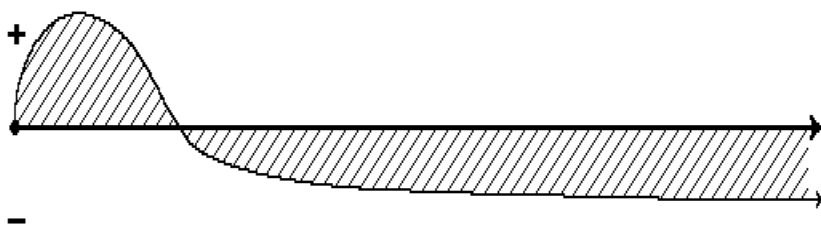


Schéma 8

Il y a beaucoup d'autres choses qui montrent la courbe contraire, c'est à dire, des choses qui font plaisir dans un premier temps, pour nous faire énormément de peine par la suite, comme dans le schéma 8. La cigarette, les drogues, le sexe mal vécu... il y a bien des exemples de tels pièges dans la vie. On jouit du plaisir initial au prix des peines qui parfois n'en

finissent pas.

Il y a des courbes encore plus complexes, mais le but n'est pas de les examiner toutes. Il suffit de comprendre que nous ne pouvons pas choisir notre comportement en fonction de ce qui fait plaisir sur le moment. Il faut apprendre à réfléchir à long terme, afin de choisir ce qui nous donnera de la joie pour la vie, et même pour l'éternité, plutôt que de nous contenter de ce qui nous «fait envie» à court terme.

1 Tim. 6.3-12 illustre bien ce principe. Les versets 3 à 10 mettent en avant deux domaines qui peuvent non seulement paraître mais être réellement bien agréables, dans un premier temps au moins : le goût du pouvoir (qui n'est pas en vue directement, mais seulement impliqué dans les attitudes dont il est question) et le gain matériel. Les versets 11 et 12, en se servant de verbes très forts qui impliquent un choix déterminé, enseignent que l'homme (ou la femme ou le jeune) qui veut marcher avec Dieu doit refuser ce qui fait plaisir à court terme, en vue de poursuivre des valeurs éternelles.

Dans le passage très similaire de 2 Tim. 2.22, Paul dit à Timothée de «fuir les passions de la jeunesse» en vue de rechercher les vraies valeurs divines. En grandissant, l'être humain apprend progressivement, depuis le stade de bébé, à réfléchir de plus en plus loin. Les «passions de la jeunesse» sont des désirs dont le côté positif semble exagéré par le fait de ne voir que le court-terme. La personne qui veut marcher sérieusement avec Dieu apprend à regarder plus loin, à refuser les choses mauvaises même si elles font plaisir dans un premier temps, et à choisir ce qui nous donnera la paix et la joie dans la présence de Dieu pour l'éternité.

Il y a deux grandes difficultés dans cette évaluation de l'effet de nos actes, pourtant, qui nous poussent trop souvent à mal choisir. Je les appelle le problème de perspective, et le problème de complexité.

Le problème de la perspective est semblable à la vue d'une chose lointaine : plus c'est loin, plus cela semble petit. Dans les choix, ce problème vient essentiellement du fait qu'on ne peut pas ressentir les émotions bien à l'avance. Même si nous savons qu'une chose nous fera du bien, le plaisir qui en résultera, étant plus loin dans l'avenir que la peine qu'il y a à faire la chose, peut sembler moins important. A l'inverse, même quand nous savons qu'une chose est mauvaise, le fait que le mal qui en découlera viendra dans un avenir plus ou moins lointain peut nous inciter à céder à la tentation du plaisir immédiat, simplement parce que ce qui est loin semble plus petit. La seule solution pour ce problème de perspective, c'est d'apprendre à *réfléchir*, et surtout à réfléchir à *long terme*. Le chrétien vit pour l'éternité, non pour le moment. Si je vis en fonction de ce que je *ressens*, je ne peux travailler que selon le court terme, puisque je ne peux pas ressentir les sentiments lointains. Je peux savoir qu'ils viendront, mais je les ressentirai véritablement seulement quand ils seront bien plus proches.

Le problème de complexité, c'est le fait que nous ne pouvons pas comprendre tous les effets de nos actes, surtout si nous cherchons à comprendre l'effet éternel d'une chose. Trop souvent, nous pouvons penser qu'une chose nous fera du bien alors que ce n'est pas le cas, qu'une chose n'a aucune importance pour l'éternité alors qu'elle l'a, ou qu'une chose *est* importante pour l'éternité, alors qu'elle est parfaitement insignifiante. Ceci peut venir simplement du fait que les effets de nos actes sont trop subtils, trop imbriqués avec d'autres choses, et trop complexes, pour que nous puissions les évaluer. Le problème de complexité nous oblige essentiellement à deux attitudes : D'abord, à réfléchir aussi mûrement que possible, selon l'information que nous possédons (ou pouvons procurer) sur l'implication de la chose. Deuxièmement, à compter sur la direction de Dieu qui sait parfaitement quels sont les enjeux. S'il nous dirige à agir de telle ou telle manière, même si nous ne voyons pas la logique de la chose, nous pouvons être sûrs qu'il a des bonnes raisons pour cela.

### 3) La formation du chrétien : comment appliquer la Parole de Dieu ?

Les émotions se font sentir très rapidement, quand la situation qui les provoque se produit. S'il s'agissait de vivre par les sentiments (ce qui veut dire, vivre sur le court-terme, avec tous les problèmes que cela implique, comme nous avons vu dans la section 2), ce serait assez facile d'avancer dans la vie chrétienne. Il suffirait de produire une ambiance qui provoque le sentiment approprié, et la chose se fera plus ou moins automatiquement.

Mais modifier les *idées* demande plus d'effort, et plus de temps. Nos idées se forment dans la pensée consciente (sans que ce soit toujours de façon explicite pour autant). Une fois formées, elles s'inscrivent dans l'inconscient, où elles sont toujours accessibles (contrairement à ce qu'on pense souvent), mais plus difficilement. Plus nos idées sont devenues des réflexes, plus profondément elles s'inscrivent dans l'inconscient, et plus difficile cela devient de les modifier. (Ce qui est une bonne chose s'il s'agit de bonnes habitudes, mais pose problème quand

il faut les modifier.)

On peut, à tout moment, agir contrairement à ces habitudes de pensées et de réactions qui sont inscrites dans l'inconscient, par le simple fait de choisir consciemment. Seulement, on ne réfléchit pas consciemment sur tout ce qu'on fait à tout instant. (Ce ne serait pas possible, d'un côté, et même si c'était possible, ce ne serait pas une bonne chose, d'un autre côté, car l'effort demandé nous ralentirait excessivement.) Que faire, donc ? Il s'agit tout simplement de *se former de nouvelles habitudes de pensée (attitudes et comportements réactionnels) dans l'inconscient*.

Ceci n'est pas aussi difficile qu'il ne paraisse, mais demande un effort appliqué pendant un certain temps. Il y a essentiellement quatre étapes pour former des nouvelles habitudes, qui peuvent être illustrées par le fait d'apprendre un nouveau chemin dans un terrain qui ne nous est pas familier au départ.

Pour illustrer la situation au départ, imaginons que nous connaissons un chemin pour aller à un endroit où nous nous rendons habituellement. Il s'agit d'un chemin suffisamment familier que nous n'avons pas besoin d'y réfléchir pour le suivre.

1. La première étape pour se former une nouvelle habitude consiste à découvrir, d'une façon générale, où on veut aller. On se situe sur une carte ("Vous êtes ici"), et on situe l'endroit où on doit aller désormais (au nord-est, admettons, alors qu'on avait l'habitude de se rendre à l'ouest).

Ceci correspond au fait d'*apprendre les principes bibliques qui doivent gérer nos vies*. Par exemple, nous découvrons que Dieu nous aime d'un amour inconditionnel, infini, et parfait, et que de ce fait il est parfaitement digne de notre confiance. Nous sommes ici à l'apprentissage de base de la Bible, le niveau fondationnel. La fondation ne suffit pas, mais elle est absolument essentielle si on veut bâtir du solide dessus.

2. Une fois qu'on a appris la direction générale, il faut apprendre les détails de cette direction. S'il y a une route directe, c'est simple : "Vous allez tout droit, et vous tomberez dessus." Mais la vie est rarement aussi simple. Parfois il faut pas mal de détours, surtout en terrain accidenté, pour arriver là où on veut aller. "Vous prenez à gauche après le panneau, puis vous traversez le pont, puis à droite, puis deux kilomètres plus loin vous prenez la petite route à droite dans la descente, et après..." Mais même si la route n'est pas évidente, il faut l'apprendre.

Ceci correspond à la *découverte des implications et des applications des principes bibliques*. Il ne suffit pas d'apprendre que "Dieu nous aime" (pour reprendre cet exemple). Il faut apprendre, comme dit Eph. 3.18-19 «quelle est la largeur, la longueur, la profondeur et la hauteur» de cet amour. C'est à dire, il faut comprendre l'enseignement biblique en détail, et dans ses applications pratiques. Tout le monde ne sait pas que le point de départ pour surmonter la colère est d'apprendre que Dieu nous aime. Encore moins comprennent le mécanisme, la "route" qui conduit de l'apprentissage de la vérité de base à l'application dans la pratique qui est impliquée dans cette vérité.

3. Mais même le fait d'apprendre le chemin en détail ne suffit pas. Il faut bien se mettre ce chemin en tête, afin de pouvoir le suivre sans avoir la carte sous les yeux. (On ne peut pas toujours être en train de regarder une carte. Il est conseillé d'avoir les yeux sur la route parfois aussi...)

Dans l'application des principes bibliques, cette étape veut dire que nous devons *nourrir notre esprit de ces vérités -- régulièrement, systématiquement, et explicitement*. C'est ce que Paul enseigne dans Phil. 4.8. Par le fait de «ruminer» sur les vérités que Dieu nous enseigne, nous marquons déjà mieux dans notre esprit ces nouvelles tracées, destinées à remplacer les anciennes habitudes.

Certains diront que ceci ressemble à l'autosuggestion. Il est vrai que l'autosuggestion, ainsi que l'hypnose, font un usage illégitime de ce principe, en marquant bien certaines traces sans se soucier de savoir si le comportement qui en découlera est choisi intelligemment en fonction des critères que Paul donne dans Phil. 4.8. Mais ce n'est pas parce que certains utilisent mal un aspect de la nature humaine qui nous devons tout rejeter en bloc. Nous sommes invités à faire bon usage de ce mécanisme, en entraînant notre esprit à se laisser imprégné de la pensée de Dieu.

4. Finalement, une fois qu'on a appris où on va, qu'on a appris le chemin en détail, qu'on s'est bien mis la chose en tête, il faut y aller, tout simplement. Dans un premier temps, il va falloir réfléchir explicitement (en se servant de ce qu'on a appris), et le chemin nous semblera étrange. Mais après un certain temps, on connaît tellement le nouveau chemin qu'on y passe sans problème. Ce serait pour prendre l'ancien chemin qu'il faudrait réfléchir. A ce moment-là -et à ce moment-là seulement- on peut dire qu'on a réellement appris et acquis le principe.

Ceci correspond, dans l'application des principes bibliques, au fait d'*agir en fonction de ce que nous avons appris*. Phil. 4.9, après le verset 8 qui nous exhorte à réfléchir sur les vérités divines, nous dit de *faire* ce qu'il faut faire. Jésus donne le même enseignement dans l'image bien connue de la maison bâtie sur du sable, et la maison bâtie sur du roc (Mt. 7.24-27). Apprendre la vérité, sans la mettre en pratique, ne nous donnera pas une fondation solide. En temps de difficulté, les anciennes réactions (qui sont des habitudes) se manifesteront, et nous serons aussi loin de ce que Dieu veut, qu'avant. Ce n'est que quand on a été jusqu'à la mise en pratique -une mise en pratique régulière, pour en faire une bonne habitude- qu'on peut dire qu'on s'est vraiment approprié l'enseignement de la Parole de Dieu.

Il faut savoir que trop souvent, les chrétiens font échec parce qu'ils ne vont pas assez loin dans ces quatre étapes. Le problème chez certains est qu'ils n'ont jamais appris les vérités nécessaires (ils ne sont même pas arrivés

à la première étape). Mais le plus souvent, c'est plus loin qu'ils se sont arrêtés. Car on remarquera que chaque étape demande plus d'effort, et plus d'implication personnelle. Un enseignant peut nous mener par la main dans la première étape, sans que nous ayons à faire un effort particulier (si ce n'est que le fait d'écouter poliment). Il peut faire une partie de la deuxième étape pour nous, mais déjà là il faut participer. Sa part dans la troisième étape se limitera au fait de nous répéter ces choses, nous obligeant ainsi de les entendre deux ou trois fois ; pour ce qui est de faire ce que dit Phil. 4.8, c'est surtout un effort personnel qui est nécessaire. Quant à la quatrième étape, un autre peut difficilement y faire quoi que ce soit à notre place.

Le renouvellement de l'intelligence est aussi la mise en place, par ces étapes, de nouvelles idées, convictions, et *réactions* dans notre intelligence. Si vous voulez avancer réellement avec Dieu, apprenez à former votre esprit à mettre réellement en pratique la Parole de Dieu.

#### 4) L'engagement du chrétien : quel est notre choix ?

La vie chrétienne est une vie de foi d'un bout à l'autre. Elle commence dans la foi, elle se poursuit par la foi, et elle s'achèvera dans la réalisation de la foi. C'est le sens de Rom. 1.17 : «...par la foi et pour la foi, selon qu'il est écrit : Le juste vivra par la foi.» Quelle est la relation entre la foi et l'intelligence ?

Il nous faut d'abord savoir que la foi n'est pas une sorte d'«énergie spirituelle» en nous, par laquelle *nous* réalisons quelque chose. Le danger est très grand d'avoir «la foi dans la foi». Mais la foi biblique n'est pas, comme dans les religions orientales, une force mystique et subjective. Elle n'est pas non plus le simple fait de croire une chose très fermement. Des passages comme Mc. 11.23-24 doivent être compris dans le contexte de l'ensemble de ce que la Bible dit sur la foi. Mc. 11.22 dit «ayez foi *en Dieu*», et non en notre propre foi. Le même Abraham qui est cité comme «exemple de la foi» dans Rom. 4, a attendu la troisième promesse de Dieu avant d'y croire, a essayé par la chair d'arranger les choses (ce qui a donné lieu à la naissance d'Ismaël) et a même ri devant la difficulté de croire qu'à son âge il aurait un fils (Gen. 17.17). La foi n'a pas besoin d'être grande, parce que *Dieu* est grand. Mieux vaut une petite foi «têtue» dans un grand Dieu, qu'une grande foi dans notre propre capacité de «croire».

Malgré ses faiblesses et ses difficultés à croire, Abraham est l'exemple par excellence de la foi, parce qu'en lui nous voyons ce qu'est la foi. Rom. 4.21, parlant toujours de la foi d'Abraham, nous dit qu'il était «pleinement convaincu de ceci : ce que Dieu a promis, il a aussi la puissance de l'accomplir.» La foi, c'est la confiance en Dieu, ni plus ni moins. Si Dieu l'a dit, Dieu le fera. Cela ne veut pas dire que c'est toujours facile de croire, qu'il n'y a jamais de moments de doute, de peur, d'incertitude. Mais au fond, malgré tout, il y reste cette conviction que Dieu est capable, même quand je suis faible.

Cette définition de la foi peut être difficile à accepter, car elle ne nous valorise pas spécialement. Ce n'est plus moi qui accomplis quelque chose par la fermeté de ma foi ; c'est Dieu qui l'accomplit, même si ma foi est tremblante et précaire, même si elle n'impressionne pas. Mais peu importe si nous ne sommes pas impressionnés de notre foi. Il vaudrait bien mieux être impressionnés de notre Dieu. Le but, après tout, c'est que Dieu soit exalté, et non nous-mêmes.

Dans Rom. 4.21, nous voyons que la foi se base sur la personne de Dieu, et qu'elle s'exerce en fonction des promesses de Dieu. Nous pouvons demander à Dieu quelque chose qu'il n'ait pas promis ; il nous invite même à lui demander. Mais le véritable exercice de la foi, c'est la certitude que *Dieu* fera ce que *Dieu* a promis. Proclamer que Dieu nous donnera ce que nous désirons, du moment que nous y croyons suffisamment, n'est pas la foi d'Abraham. C'est de la présomption, centrée sur l'homme.

La foi a donc besoin de *comprendre* au moins un minimum de la personne de Dieu, et de *connaître* ses promesses. Il s'agit là de processus qui se passent dans notre *intelligence*, et non dans nos sentiments ou à quelque niveau «mystique». (En passant, on remarquera que la personne de Dieu, ainsi que ses promesses, se révèlent surtout dans la Bible. Exercer la foi commence donc par le fait de connaître la Bible.)

L'oeuvre du Saint-Esprit dans nos vies va tout à fait dans ce sens. Jean 14.26 nous montre qu'il nous *enseigne* toutes choses, et qu'il nous *rappelle* ce que Jésus a dit. Dieu ne cherche pas à contourner notre intelligence, mais à la modifier, pour que nous choisissons réellement de marcher avec lui. Bien entendu, l'intelligence humaine seule est insuffisante pour nous montrer comment vivre. Mais le plus souvent l'oeuvre du Saint-Esprit ne se fait pas sans l'intelligence humaine, non plus, puisque c'est dans l'intelligence que l'Esprit travaille. Dieu nous transforme principalement par un *apprentissage* des vérités bibliques.

La foi montre un mécanisme tout à fait semblable au schéma 4. D'abord, avec l'aide du Saint-Esprit, nous devons *connaître* et *comprendre* certaines choses. De cela découle la joie, mais surtout la certitude d'une joie à venir, si nous suivons les voies de notre Père, parfait en sagesse, en amour, et en sainteté. En fonction de ces certitudes, nous agissons de manière à nous approcher autant que possible de cette joie. La foi est donc un *choix*, puisque le schéma 4 montre le mécanisme de la volonté. Nous *choisissons* de faire confiance à Dieu, parce que sa parole ainsi que son oeuvre dans nos vies et autour de nous montrent que cela est éminemment raisonnable. Nous *choisissons* également de marcher dans ses voies, parce que nous avons compris que Dieu fait tout pour notre bien. Où pourrions-nous être mieux, qu'auprès de notre Père ?

## 5) La vie du chrétien : toujours joyeuse ?

«Nous savons, du reste, que toutes choses coopèrent au bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui sont appelés selon son dessein. Car ceux qu'il a connus d'avance, il les a aussi prédestinés à être semblables à l'image de son Fils, afin qu'il soit le premier-né d'un grand nombre de frères» (Rom. 8.28-29).

Nous avons du mal à tenir compte de l'éternité dans nos choix. Dieu, par contre, ne peut pas bien faire autrement. Il n'a aucun problème pour concevoir l'éternité ; il ne peut pas ne pas en tenir compte. Le but de Dieu est effectivement notre bien (ce qui rentre parfaitement dans le principe du schéma 4), mais non forcément notre plaisir à court terme (ce qui rentre dans le principe des schémas 5 à 8). Le «bien» de Rom. 8.28 n'est pas la guérison, la prospérité ou le plaisir dans la vie, mais le fait d'être «conforme à l'image de Jésus-Christ». Pour d'autres passages qui nous montrent notre but ultime, exprimé parfois différemment, voir Es. 11.9-10, Col. 1.22, 2 Pi. 3.13, 1 Jn. 3.2, et Jude 1.24, entre autres.

La première des choses pour le chrétien, c'est de comprendre cela, et de décider si c'est effectivement son but. Car Dieu ne nous propose pas autre chose. La foi étant la confiance en Dieu qui fera ce qu'il a promis, il s'agit de savoir si nous désirons effectivement être conformes à l'image de Jésus-Christ. Si ce que nous voulons de Dieu se situe surtout sur le plan du plaisir, santé, et prospérité dans cette vie, notre but n'est pas le même que le sien. Ce que nous avons n'est donc pas la foi biblique.

Ensuite, la foi implique le fait de croire que Dieu est effectivement en train de tout mettre en place en vue de nous rendre conformes à l'image de Jésus-Christ. Dire que Dieu est bon parce qu'il nous a donné telle chose qui nous a fait du plaisir, n'est pas parfaitement juste. Le fait est que Dieu est bon, même s'il ne nous donne *pas* ce que nous voulons, même s'il nous laisse dans une situation extrêmement difficile, qui n'en finit pas.

Nous sommes appelés, nous aussi, à poursuivre activement ce même but, ce qui est logique. Accepter le salut, c'est manifester le désir d'atteindre le but que Dieu nous propose. Le simple fait d'être conséquents avec nous-mêmes veut dire que nous chercherons ce but aussi. Bien sûr, nous n'y arriverons pas ; c'est l'oeuvre de Dieu qui nous le donnera. Mais nous le chercherons *parce que c'est notre but*. Cela veut dire que nous vivrons notre vie en fonction de la question : «Qu'est-ce qui m'approche du Seigneur, et de la conformité à l'image de Jésus-Christ ?»

Mais la poursuite de ce but éternelle, est-elle en contradiction avec le bien-être sur le moment ? Autrement dit, pourquoi Dieu ne nous donne pas les choses agréables maintenant, *en plus* de la promesse d'être un jour conforme à l'image de Jésus-Christ ?

Les deux ne se contredisent pas toujours, et c'est la raison pour laquelle Dieu nous donne, souvent, des bénédictions sur le plan immédiat et matériel. Tant que cela n'entrave pas son but ultime pour nous ou pour quelqu'un d'autre, Dieu n'est pas du tout réticent à nous donner du plaisir dans cette vie.

Mais n'oublions pas que Dieu désire que «votre foi éprouvée -bien plus précieuse que l'or périssable, cependant éprouvée par le feu- se trouve être un sujet de louange, de gloire et d'honneur, lors de la révélation de Jésus-Christ» (1 Pi. 1.7). Notre foi n'est jamais pure et, comme l'or, c'est souvent le passage par le feu qui la purifie davantage.

Le problème de base de l'homme pécheur, c'est le refus de faire confiance à Dieu et la séparation volontaire d'avec lui qui en résulte. Il s'ensuit que notre plus grand bien, si nous voulons remédier les choses à la base et non sur un plan superficiel, c'est d'apprendre à faire davantage confiance à Dieu. Quand tout va relativement bien, par contre, nous nous trompons facilement sur la solidité de notre foi : Dans des moments où Dieu nous donne tout ce que nous voulons sur le moment, il est facile de croire à sa bonté. Ce n'est donc que dans la difficulté que nous découvrons le véritable état de notre foi, afin de grandir dans notre confiance en Dieu. Le processus est douloureux, mais nous porte directement vers le but de la conformité à l'image de Jésus-Christ.

Et pourquoi Dieu ne le ferait-il pas directement, par «miracle», plutôt que par ce processus lent et pénible ? Je vois au moins deux raisons :

D'abord, c'est là que nous apprenons nous-mêmes si notre véritable but est d'être conforme à l'image de Jésus-Christ ou non. Si nous acceptons mal un processus qui nous permet, déjà dans la chair, de nous approcher tant soit peu de notre but, il y a des raisons sérieuses de douter que ce soit véritablement notre but. Dans ce cas, il vaudrait mieux le savoir dès que possible.

Deuxièmement, notre fidélité dans l'épreuve peut être un grand encouragement à d'autres, car c'est là que le monde peut voir que nous ne marchons pas avec Dieu «par intérêt» (au moins sur le plan matériel), mais parce que nous désirons réellement nous approcher d'un Père si bon. Parfois Dieu se glorifie dans ses interventions miraculeuses en faveur des siens, et parfois il se glorifie quand les siens sont «fidèles jusqu'à la mort» (Ap. 2.10).

Choisissons donc d'avancer vers le but que Dieu a fixé pour nous, d'une façon bien intelligente et déterminée. Comprenons que notre véritable bien-être est à mesurer à long terme, et selon des valeurs spirituelles plutôt que matérielles. Poursuivons ce but dans les beaux jours comme dans les mauvais (car l'un comme l'autre peut devenir un piège, pour nous détourner de notre cheminement vers Dieu et Dieu seul). Sachons finalement que nous avons la certitude d'atteindre le but, non parce que nous sommes forts (ou parce que notre foi est forte), mais parce que Dieu est fidèle. Que nous faudrait-il de plus ?

«Ainsi, mes frères bien-aimés, soyez fermes, inébranlables, progressez toujours dans l'oeuvre du Seigneur, sachant que votre travail n'est pas vain dans le Seigneur» (1 Cor. 15.58).